



## Une question de conjonction

Sylvain Dournel

### ► To cite this version:

| Sylvain Dournel. Une question de conjonction. Europe, 2020, 1091. hal-04429237

**HAL Id: hal-04429237**

**<https://hal.science/hal-04429237>**

Submitted on 31 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Une question de conjonction

Poésie *et* chanson. Chanson *et* poésie. Fidèle à sa fonction la conjonction coordonne, égalise, le balancement binaire équilibre, harmonise, et le couple sonne rond dans son évidence offerte, candide presque. De celles dont chacun – empiriquement ou savamment, selon sa propre mesure, sa propre culture – peut éprouver la force ; de celles dont la langue célèbre intuitivement le naturel à la fois léger et lourd de certitudes.

C'est que l'alliance scellée par ce « et », gravée dans le marbre de l'Histoire littéraire, s'avère d'une robustesse rare. Dès l'aube de la littérature française, troubadours et trouvères lui offrent un ancrage populaire fort. La poésie cultive en la chanson son oralité originelle, s'invente et plus encore, circule ; elle appartient à son compositeur, son interprète, autant qu'à ceux qui la reprennent. Certes l'idylle, de la Renaissance à notre contemporanéité, n'est pas égale. L'art des salons, des lettrés et des esthètes a volontiers minoré celui de la rue, du peuple et de la circonstance ; la poésie a même pu mener ses quêtes loin de la musique mère, mais l'alliance n'a jamais rompu. Les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles – résolument d'or pour les deux arts – ont ouvert d'autres modalités, lieux et voies, inauguré d'autres zones de contact. Avec plus ou moins d'insistance selon les époques, les mouvements, les écoles, le poète n'a cessé de tutoyer le chansonnier, la chanson de coudoyer la poésie, pour une relation ni tout à fait complémentaire, ni fusionnelle, mais chiasmatique.

Robustesse donc, mais aussi exceptionnelle plasticité de ce « et » face à l'hétérogénéité des constituants qu'il a charge d'unir. Car mettre sur le même plan « poésie » et « chanson », c'est également postuler que les deux substantifs font substance commune ou, pour le moins, établir des plages d'intertextualité générique. Or le premier écueil – de taille – est ici d'ordre définitionnel tant les deux arts, pour des raisons diamétralement opposées, n'offrent de ce point de vue que des appuis fuyants.

La poésie a déjoué les codifications, desserré les étaux formels, théoriques, et connu tant de visages, de fonctions, qu'elle fissure et craque de longue date le moule du genre. Strophe, vers et rime ne font plus le poème ; les figures, les tropes et la métaphore-reine n'en sont plus les marqueurs systématiques ; et le lyrisme, longtemps tenu pour synonyme de poésie, peine à se laisser saisir, encore moins circonscrire, entre les bornes – elles aussi labiles – de la subjectivité et de la musicalité, quand il ne se voit pas remis en cause par les créateurs eux-mêmes.

Plus qu'une catégorie du champ littéraire, la poésie est ce qui le déborde et pointe un ailleurs. Ailleurs de son inspiration, des Muses au dieu en soi de l'enthousiasme romantique. Ailleurs du mouvement exploratoire dont elle procède et de l'horizon qui l'aimante. Ailleurs du travail – au sens parfois étymologique du terme – d'une langue grâce à laquelle elle ambitionne de mieux habiter le monde. Mais la promesse d'ailleurs se heurte toujours à un seuil ; à force d'hypostases et de vertiges, la parole poétique encourt également le risque de n'être plus qu'une essence archétypale. Aussi sa mise en tension du discours littéraire se double-t-elle d'une autre ligne tensive, peut-être plus délicate encore, car l'expérience se doit de rester dicible et surtout, partageable. Afin de continuer à faire sortir les hommes et les choses de leur assise propre, afin d'éprouver la concrétude – la contingence, le prosaïsme parfois – de ce qui est, la poésie a su renoncer à sa mystique, proscrire le babil narcissique autant que le sentimentalisme ordinaire,

assécher son lexique, élaguer sa syntaxe. Le parcours qu'elle propose n'en demeure pas moins celui d'un advenir du sens, porté par un regard à même de déceler un épique ou un lyrisme nouveaux.

À première vue, écoute ou même analyse la chanson, face à cet insaisissable du discours littéraire, paraît bien humble et se prête aisément aux « donc » des raccourcis pratiques et des causes pré-entendues. Les invariants des procès qui lui ont été intentés en font un genre simple, *donc* mineur, accessible *donc* superficiel, facile *donc* servile, quotidien *donc* léger, populaire *donc* vulgaire ; portrait-charge d'un genre en somme coupable de son défaut d'ambiguïté et de sa transparence présumée. Sommée de s'excuser de ce qu'elle est et n'a cessé d'être, la chanson est ici victime de choix – l'efficace linguistique, la communicabilité immédiate – et de refus – l'intellectualisme, la textualité sacralisée – dictés par les modalités pragmatiques du genre : la durée nécessairement maîtrisée d'une interprétation, l'éphémère de l'écoute, l'aléatoire de l'attention. Même la musique, qui lui est consubstantielle, semble faire signe vers le lissage généralisé d'une chanson-accompagnement, mise en voix d'un texte tenu à distance, coupé des profondeurs du sens puisqu'exhibé en surface de la mélodie. En creux ou en négatif, la chanson caricature ici à bien des égards une poésie taxée d'hermétisme, de cérébralité ou d'anachronisme, à l'ombre du panthéon de ses aînés et bien loin des lumières de l'exposition médiatique. À ce joyau pour lectorat d'élite ainsi qu'à cette communauté de lecteurs qu'elle peine aujourd'hui à rassembler, la chanson oppose son omniprésence insolente, sa notoriété bruyante. Télévisions, radios, plateformes et réseaux sociaux saturent son audience, remplissent les salles et les stades. Car la chanson possède le charme subtilement renouvelé du consommable ; elle est dans l'air du temps. À prendre, souvent à laisser, parfois à garder au moins un peu, caricature encore. À rebours des assignations commodes, les tensions dont elle naît se livrent certes moins abruptement – ou moins nues – à l'écoute qu'elles ne se donneraient à lire sur la page du poème. Pourtant, et à l'exemple de celui du poète lui aussi tendu vers une communion fragile, l'art du chansonnier en est un de la jonction, de la conjonction. Depuis l'écriture, genèse du sens, à la mise en voix qui l'oriente vers l'affect. De l'ici-maintenant de la composition au là-bas plus tard de l'interprétation et de l'écoute.

La langue s'affirme naturellement comme l'espace premier de cette communion, et comme l'une des fibres essentielles de ce « et » qui assemble les deux arts ; elle est là où tout se fonde et s'établit. Si les méthodes et l'outillage linguistique diffèrent, il s'agit toujours de témoigner à son égard d'une sorte d'insatisfaction salutaire, de la faire sortir de la liste close des grammaires comme des tranchées de son quotidien. Trouver le mot neuf, faire jaillir la formule, c'est inaugurer une autre adéquation entre le signe et l'existant, décaper le vernis langagier pour mieux loger le sensible, jouer de ses harmoniques pour faire surgir, loin du tout-venant journalier, un inattendu du discours et de la parole. Et dans un même mouvement façonner l'espace linguistique, ce vieux patrimoine commun, en un lieu à la fois intime, éprouvé, réinvesti, apte à créer le lien et à se prêter à l'échange.

D'un point de vue formel, la chanson conserve – et pérennise – le très vif souvenir d'héritages dont la poésie s'est amplement délestée. Paradoxe, peut-être, de l'actualité d'un genre à l'écriture souvent palimpseste, ou douce anachronie du succès des atouts de toujours. La strophe continue, sur un plan macrostructural, à exercer ses vertus équilibrantes, à dégager nettement les mouvements et unités du sens tout en harmonisant l'alternance entre couplets et refrain. Plus surprenante peut-être, l'éclatante santé du mètre régulier – court et impair notamment – importe un souffle, un rythme et un balancement familiers. Même malmené – comme il se doit et comme il l'a

toujours été – par les rejets, les coupes, le vers participe activement de la répétabilité du texte et de sa scansion par le public. La rime quant à elle fait l'objet d'une presque totale unanimité. Outre ses qualités structurantes, c'est elle qui concentre le potentiel focalisateur, aimante l'intérêt de l'écoute et autorise les effets de chute, de rupture, de pointe. C'est elle encore qui appuie la rythmique et marque la cadence, si entendue et attendue dès lors que le texte est réellement performé. Fait textuel autant que musical elle est un trait d'union sensible, ostensible, entre le poème et le texte de chanson.

Qu'ils soient tendus par l'Histoire littéraire, la tradition formelle ou la langue en laquelle se cristallisent leurs aspirations, les ponts qui unissent les deux genres ne manquent pas et leurs trajectoires le plus souvent voisinent, se croisent ou tangentent. Tous deux placent l'émotion, plus que l'intellection, au centre de leurs dispositifs et puisent aux registres lyrique, pathétique, comique ou polémique. Tous deux tendent à privilégier le discours au récit, la description à la narration et font la part belle à l'instant plutôt qu'au temps chronologique. Tous deux chantent les mêmes thèmes de l'amour, de la mort, de la société des hommes, de la solitude, du temps qui passe, de l'ailleurs, avec une même concentration d'effets pour une même recherche de densité, d'intensité. Tous deux enfin, à la faveur il est vrai d'une refonte plus généralisée de la partition générique, font preuve d'une certaine perméabilité. Aux confluent du populaire et du savant, de la poésie sonore, de l'art oratoire, du chanté-parlé, la chanson est par définition, par vocation même, un art mêlé ainsi qu'une terre d'accueil particulièrement hospitalière. La poésie quant à elle se nomadise et infuse les autres genres ; elle taille des brèches au théâtre, conquiert des pages de nouvelles, des chapitres de roman.

Pour autant la précieuse conjonction ne saurait se résoudre en une assimilation et le « et », si cohésif soit-il, confondre affinité et identité, sororité et gémellité. La chanson n'est pas davantage un poème interprété, mis en voix et musiqué, que la poésie n'est une chanson rendue à la quiétude et à l'intime de la page. Des clivages fondamentaux, constitutifs d'identités génériques fortes, persistent et dessinent une altérité heureuse, féconde. Parce qu'avant toute chose elle est un art vivant, pas un simple écho, la chanson ne peut être considérée comme une héritière, même de choix, ou comme une passeuse de poésie subsistant d'atavismes ou de legs. En tant qu'objet plurisémiotique, elle est de plus, résolument, musique *et* poésie. Procédant et participant d'un autre système, d'une autre forme symbolique, elle ne saurait être légitimée par – ou inféodée à – une seule composante de son ADN générique. S'il fallait ne retenir que lui, le texte de chanson répond par ailleurs à des contraintes, des exigences et des processus bien étrangers à ceux de l'écriture poétique. La page et l'écrit ne sont pour lui que transitoires ; il s'y sent confiné, à l'étroit, et les éditions – prestigieuses parfois – de ses paroles n'ont souvent été que mises à plat frustrantes, car dénaturantes. Pour la cantologie de ces dernières décennies, tout l'enjeu aura été de mettre au jour cette hétérogénéité, définitoire du genre « chanson », et de forger les leviers herméneutiques à même d'en restituer les reliefs.

Fidèles à l'esprit qui anime la revue, les pages qui suivent ont vocation à explorer – de la manière la plus empirique qui soit – ces reliefs singuliers que sont les zones d'effrangement entre les deux arts, à suivre les potentialités interprétatives ouvertes par leur conjonction, dans la proximité et la pluralité de leurs pratiques, mises en œuvre et aspirations. Tenter d'objectiver les intuitions, d'adopter des postures trop définitives ou de théoriser trop uniment la réflexion serait ici, scientifiquement, voué à l'échec, et surtout d'un statisme mortifère ; le « et » perdrait tout pouvoir à s'étioler en « mais », plus encore à se rigidifier en « ou » voire à se conclure en « donc ». Librement ouvert et à entrées multiples, le questionnement auquel ont été conviés poètes, stylisticiens,

cantologues et autres spécialistes de la littérature excède le champ traditionnel de la critique littéraire. Il appelle une approche également pluralisée ; non pas un consensus, mais un consortium de regards. Depuis le surplomb de leurs processus créatifs jusqu'à l'intime de leur fabrique, au plus près de leur grain. En scrutant les zones où il se produit, en variant les focales et les postes d'observation, il s'agit d'envisager autrement l'échange, de déceler ce qui s'y invente, de sonder les voies qu'il emprunte, trace, et peut-être aussi d'entrevoir, par l'oblique souvent, le travail poétique au-delà de ce qui s'avoue tel ; en mouvement, vivant.

Sylvain Dournel  
Université de Lille  
Laboratoire ALITHILA